

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'invitation au voyage

Julie Sergent

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2000). Review of [L'invitation au voyage]. *Lettres québécoises*, (100), 25–26.

ROMAN
Julie Sergent

L'invitation au voyage

*Nommer des noms, donc. Vingt-cinq titres de romans du Québec français.
Séparés en deux. Ceux qui parlent d'ici,
et ceux qui parlent d'ailleurs.*



Les romans d'ici...

Pour le cran avec lequel elle manipule l'écriture, en parlant d'un espace où il n'y a qu'elle-même, seule et pourtant prodigieusement habitée par les autres, et où elle approfondit sans relâche la description des états d'âme, des injustices, des passions, il y a Marie-Claire Blais. Et plus particulièrement cette leçon d'écriture qu'est *Soifs* (Boréal, 1995). Un texte exigeant, qu'on suit pourtant, comme on s'enivre, avec un plaisir fragile et grand, sans se soucier du temps, des lieux, juste parce qu'on s'y trouve irrémédiablement aspiré.



Marie-Claire
Blais

Pour la candeur de ses personnages montréalais, pour leur révolte, pour leurs cris, pour leur rage ne parvenant jamais à masquer le fait qu'ils sont prodigieusement bons... l'ensemble des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, de Michel Tremblay (Leméac, 1978-1989). Et parmi tant et tant d'images qui ne périront jamais, celle d'Édouard (*Des nouvelles d'Édouard*, 1984), traversant l'Atlantique avec des madames d'Outremont, pour un séjour à Paris qui vire à la tragi-comédie : le choc culturel à son meilleur.

Pour le poids de Dieu et les cris du corps, comme ils se trouvent embrigadés par André Brochu dans ses novellas et ses romans, sans parler de ses poèmes. Toute une œuvre immense et trop peu encensée. Quatre titres : *La croix du Nord* (XYZ, 1991), *La vie aux trousses* (XYZ, 1993), *Fièvres blanches* (XYZ, 1994), et encore plus particulièrement cette petite plaquette dans laquelle André Brochu donne vie à un personnage féminin démolé par l'échec amoureux, *Adèle intime* (XYZ, 1996).



André Brochu

Pour un séjour guidé à Outremont avec Francine D'Amour (*Presque rien*, Boréal, 1996). Avec une précision architecturale et beaucoup de mordant, l'auteure raconte une journée dans la vie d'un quadrilatère outremontais, à la manière de Dominique Légaré, correctrice linguistique, maniaque de la virgule, et mère *cum laude*, dont la perception n'est passans différer singulièrement de la réalité.

Pour un séjour dans le quartier Hochelaga dont on ne sortira pas indemne, *L'Immaculée Conception*, de Gaétan Soucy (Laterna Magica, 1994) : un premier roman qui montrait déjà une grande maîtrise d'écriture et qui paverait la voie aux prochaines terribles et extraordinaires virées de l'auteur dans le village de Saint-Aldor-de-la-Crucifixion et dans cet univers, qui semble pourtant indicible, des enfants châtiés (*L'acquiescement*, Boréal, 1997, et *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Boréal, 1998).

Pour une traversée surréaliste de l'Abitibi, Fellini en vadrouille dans le pays de Québec, avec *L'écrivain public*, de Pierre Yergeau (L'instant même, 1996). Fils d'un père trapéziste et d'une mère chanteuse de n'importe quoi, le petit Jérémie Hanse est vite abandonné par l'un et l'autre, et grandit au sein de l'étrange troupe du Grand Cirque d'Hiver, à Senneterre. Une imagination totalement débridée servie par une écriture maîtrisée au quart de poil.

De Monique Proulx : *Homme invisible à la fenêtre* (Boréal, 1993). Pour tous ces gestes, ces conversations, ces regards, qui ne vont plus de soi, tout à coup, lorsque le corps, fauché par un accident, atterrit dans une chaise roulante où il demeurera jusqu'à la fin des jours.

Pour la langue épurée, néanmoins chargée d'émotions, avec laquelle elle raconte la vie quotidienne d'Albanie, 30 ans, et de sa fille Maria : *Le bruit des choses vivantes*, d'Élise Turcotte. Une accumulation d'images de l'ordinaire — aller à la garderie, faire un gâteau au chocolat, classer des livres dans un rayon de bibliothèque, voir des amis — que rendent d'autant plus précieuses la peur qu'elles n'existent plus, la peur que la vie s'arrête comme elle le fait pour d'autres, la peur que l'amour ne revienne pas.

Parce qu'il ne peut pas faire autrement qu'en mettre plein la vue, pour sa façon de décrire la moindre chose avec minutie, originalité, générosité, et souvent beaucoup d'humour, Louis Hamelin. Particulièrement son *Cowboy* (XYZ, 1990). Un roman de gars. Excitant, *rough*, un peu naïf, un peu amoureux, un peu mêlé : bref, irrésistible.

Pour une leçon de poésie, *Légende dorée*, de Pierre Ouellet (L'instant même, 1997) : l'auteur y cède la parole à Pierre Ovide, qui, du cachot d'une prison de la banlieue montréalaise, écrit son propre *Livre de Job*. Un roman dur, écorché vif, qui pleure les grandes absences : celle de Dieu, celle de l'aimée, celle de la tranquille douceur de vivre.

Pour un autre séjour à Outremont, mais plus précisément une expédition au pays de l'adolescence, avec Marie Laberge (*Annabelle*, Boréal, 1996). Plus de 500 pages de scènes courtes et mouvementées, et de dialogues simples et *punchés*, dans lesquels l'auteure raconte la vie d'Annabelle, 13 ans. Un grand portrait de l'adolescence.

Le goudron et les plumes, d'Hélène Monette (XYZ, 1993). Cora Corail confie à son magnétophone ses tribulations de jeune femme dans la ville, ses histoires d'amour qui marchent et puis qui ne marchent pas, ses histoires avec les copines qui sont tantôt empreintes de tendresse tantôt compliquées, sa vulnérabilité, ses sentiments de révolte. Une écriture extrêmement riche qui célèbre ici la complicité féminine.



Régine
Robin

La fée calcinée, de Daniel Gagnon (VLB, 1987). Un roman comme une incantation, qui appelle la lecture à haute voix, dont on veut faire entendre à tout le monde de grands passages, même s'il n'y est toujours question que de la mort, tellement c'est beau, c'est grave, c'est sensuel, amoureux.

De Michael Delisle : *Fontainebleau* (Les Herbes rouges, 1989). Pas exactement un roman, plutôt un assemblage d'instantanés, de poèmes, de souvenirs, portraits de gamins et de parents, dans une écriture qui varie selon les circonstances, tantôt extrêmement concise, tantôt déchaînée, grave, ou drôle, ou naïve.

Ceux qui parlent d'ailleurs...

Madeleine Monette (*La femme furieuse*, l'Hexagone, 1997). Dans une ville monstrueuse qui ressemble à New York, Juliette, une danseuse de 29 ans, reçoit la visite inopinée de sa mère. Le montage sans faille de cent films brefs sur la famille, les grandes violences et l'amour.

Dany Laferrière, particulièrement pour son *Pays sans chapeau* (Lancôt, 1996). Parce que le plus laid, le plus beau, et le plus incroyable, tels qu'ils semblent toujours parvenir à se dire en conjonction, dans les romans de l'auteur, le font ici avec un équilibre exemplaire. Un roman émouvant, mais aussi effrayant, et fantastique, donc, qui nous entraîne à la découverte d'Haïti, tel que le redécouvre Laferrière après vingt années d'exil.

ÉDI
script

enr.

félicite
Lettres québécoises
pour ses
vingt-cinq ans.

Régine Robin (*L'immense fatigue des pierres*, XYZ, 1996). À travers sept récits aussi émouvants qu'ils sont ciselés, Régine Robin raconte la vie de son *alter ego*, Nancy Nibor, une romancière juive née à Paris en 1939 de parents polonais.

Ying Chen, pour son troisième roman, *L'ingratitude* (Leméac/Actes Sud, 1995). Perchée sur un nuage d'où elle observe la scène de ses funérailles, une jeune Chinoise de 25 ans explique pourquoi elle a voulu en finir avec la vie. Une retenue, conjuguée à une violence des émotions, qui évoque à merveille la Chine. Burlesque.



Monique Proulx

Martine Desjardins (*Le cercle de Clara*, Leméac, 1997). Un (premier) roman de glace et d'obscurité qui se passe quelque part dans la campagne néo-écossaise, où un mycologue débile traite sa femme comme si elle n'avait pas plus d'émotions qu'un champignon. Il y a ici quelque chose d'implacable en même temps que de subits moments de légèreté, sans compter une maîtrise de l'écriture, qui ne sont pas sans faire penser à l'Albert Cohen de *Belle du Seigneur*.

Pierre Samson, pour son roman *Le messie de Belèm* (Les Herbes rouges, 1996) qui relate l'histoire de Jadson Caldeira, alias Jésus-Christ, un superbe mec, gay, magouilleur de petit chemin mais néanmoins un exemple de bonté, dans un Brésil corrompu à l'extrême. Encore une fois, un premier roman, plein de violences et de passions, qui révèle une écriture forte.

Et encore un premier roman étonnant, signé cette fois Pierre Leroux : *Le rire des femmes* (Les Intouchables, 1996). Située dans un bled perdu de la Russie, au début du vingtième siècle, une fable qui célèbre la puissance de l'amitié et de l'imagination. On s'y abandonne aussi volontiers qu'à une histoire de Pouchkine, happé par le savoureux mélange de fantastique et d'érudition qui sort de la plume de l'auteur.



Ying Chen

Enfin, Philippe Poloni, pour son premier roman (décidément...) : *Olivo Oliva* (Lancôt, 1997). L'histoire d'un olivier patriarcal qui règne sur son oliveraie comme le Duce sur les Chemises noires, et de son descendant, Olivo Oliva, le Sicilien qui avait des olives à la place des testicules et de l'huile coulant dans ses veines. Une allégorie rafraîchissante au pays de la mafia.

Voilà.

Bien sûr, la littérature qui s'écrit au Québec n'arrêtera pas de raconter nos villes et nos campagnes, nos forêts et nos côtes, notre climat et notre histoire, mais elle sera toujours et encore plus une invitation au voyage. Et la suivre sera désormais comme faire un petit tour du monde. Que demander de plus, sinon peut-être que nos romans soient traduits plus systématiquement en anglais, et que ceux de nos compatriotes anglophones le soient aussi dans notre langue. Car n'en va-t-il pas de la connaissance de notre histoire...

